

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 33 (2021)
Heft: 131: Publier à tout prix!

Artikel: Les jeunes scientifiques entre idéaux et réalité
Autor: Russo, Santina
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1089009>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les jeunes scientifiques entre idéaux et réalité

Le nom de la revue reste souvent plus important que son contenu. Malgré l'existence de nouvelles formes de publication, planifier sa carrière n'est pas devenu plus simple.

Texte Santina Russo

Avant la pandémie de Covid-19, Emma Hodcroft était une «postdoc moyenne», comme elle le dit elle-même. Épidémiologiste, elle travaillait avec des collègues de l'Université de Bâle sur la plateforme logicielle publique Nextstrain. Celle-ci analyse le matériel génétique des nouvelles mutations de virus et traduit les données en graphiques. Malgré la pertinence de ce travail de recherche, Emma Hodcroft est d'abord restée une «postdoc moyenne» – jusqu'au jour où elle s'est mise à tweeter.

Avec les doctorants, les postdocs constituent le gros des troupes de la relève scientifique. Ils passent d'un poste à durée déterminée à l'autre, accumulant les résultats et les publications pour pouvoir, un jour, se porter candidats à un poste de professeur titulaire. A terme, ce parcours devrait culminer au poste de professeur ordinaire. «Toutefois, cela ne fonctionne que pour quelques-uns, car pour le nombre énorme de doctorants et de postdocs, il n'y a qu'une fraction de postes de professeurs», relève Michael Hill, chef adjoint de la division stratégie au FNS. Le monde scientifique ressemble ainsi un peu à une cruche, avec la masse des aspirants en bas, et en haut l'étroit goulot que les aspirants à l'un des postes tant convoités doivent franchir. Quels succès font ici la différence?

Peu importe la revue

«Bien sûr, on aspire à sélectionner les meilleurs», explique Michael Hill, avant de tempérer, sceptique: «Quant à savoir ce que cela représente, les réponses sont nombreuses.» Jusqu'à présent, les performances académiques étaient presque exclusivement mesurées au nombre de publications, surtout celles parues dans des revues spécialisées de haut niveau. Mais ces critères d'évaluation sont en train de changer. Deux initiatives accélèrent le mouvement. D'une part, la déclaration DORA, qui redéfinit la pondération des performances scientifiques lorsqu'il s'agit d'occuper des postes ou d'allouer des fonds. D'autre part, la campagne open science, qui vise à offrir plus de visibilité et de transparence.

DORA, acronyme anglais de «Declaration on Research Assessment», a vu le jour en 2013, à l'initiative de rédacteurs de revues scientifiques. La déclaration critique le fait que les réussites académiques dépendent depuis toujours de la publication dans des revues spécialisées de haut niveau. Ce sont en particulier les décisions prises dans les procédures de sélection de candidats qui ne doivent plus dé-

prendre du puissant «journal impact factor», qui repose sur le nombre de citations reçues en moyenne par les articles publiés dans un titre. Par définition, cette valeur moyenne ne dit rien de la qualité d'un article de recherche individuel. En lieu et place, il faut honorer le travail de recherche de qualité, quelle que soit la revue qui le publie. Et d'autres réalisations scientifiques, comme des modèles informatiques ou des jeux de données importants, ou l'influence sur la politique devraient désormais être honorées. C'est ainsi que DORA veut rendre les processus de sélection plus justes, surtout pour les chercheurs au début de leur carrière.

Pour les anciens, le système a fait ses preuves

La plupart des hautes écoles suisses ont signé la déclaration DORA depuis longtemps et le FNS soutient financièrement cette initiative. Dans les faits pourtant, il est plus difficile de faire entrer DORA dans les salles de réunion et les bureaux des responsables de groupe que d'en parler. En effet, effectuer un premier tri dans la procédure de sélection des candidates impose un filtrage sévère. Des mesures telles que le facteur d'impact ou le nom de revues réputées sont alors des indicateurs bien pratiques. De plus, le système a fait ses preuves pour tous ceux qui doivent désormais décider, qu'ils soient chefs de groupe, professeurs ou membres de comités d'évaluation.

Ce changement de cap n'est pas automatique, comme l'a montré, il y a deux ans, une mise au concours à l'ETH Zurich. Un chef de groupe cherchait ouvertement un post-doc pouvant faire valoir des publications assorties d'un facteur d'impact élevé, alors que l'ETH Zurich avait depuis longtemps adhéré à DORA. Sur Twitter, ce mépris évident des principes DORA a soulevé de vives critiques de la part de la communauté scientifique. Le chef de groupe concerné a dû reformuler son offre et présenter des excuses.

«Nous devons simplement aborder le sujet constamment», dit Ambrogio Fasoli, vice-président associé pour la recherche à l'EPFL. Il a déjà dirigé une pléthore de comités pour la nomination de nouveaux professeurs assistants et l'attribution de chaires à des professeures. «Nous faisons déjà bien des choses correctement dans ces processus.» Ambrogio Fasoli reconnaît toutefois qu'il a de nombreux collègues qui tiennent toujours beaucoup au facteur d'impact. Et qu'il n'a aucun moyen de contrôler comment les quelque 250 professeures et professeurs de l'EPFL recrutent les membres de leurs groupes.

Mais revenons à Emma Hodcroft. Avant la pandémie, son canal Twitter était suivi par 800 personnes. «J'ai rapidement remarqué que parmi mes connaissances, beaucoup me posaient les mêmes questions sur le virus et sa propagation», raconte l'épidémiologiste. Elle s'est donc mise à répondre à ces questions dans des threads sur Twitter, de manière percutante et compréhensible. Aujourd'hui, plus de 65 000 personnes la suivent. Entre-temps, elle a été interviewée à d'innombrables reprises par la télévision et citée dans autant d'articles de presse. Il ne fait aucun doute qu'elle a marqué de façon décisive le discours public sur le virus. Mais cette visibilité profite-t-elle à sa carrière? D'une part, oui, dit la jeune femme, désormais postdoc à l'Université de Berne. «Ma visibilité m'a ouvert les portes à de nouvelles collaborations dans la recherche.» Mais, d'autre part, cette visibilité est difficile à traduire dans un CV académique, du moins d'une manière qui reflète les efforts consentis et leurs effets. Emma Hodcroft a consacré près de six heures de travail à chacune de ses contributions les plus lues, retweetées et likées des dizaines de milliers de fois. Autant de temps qu'elle n'a pas pu consacrer à la recherche. Ainsi, malgré DORA, personne ne sait dans quelle mesure de telles réalisations sont pondérées, notamment en comparaison avec la liste des publications.

Sois visible ou disparaît

L'ouverture souhaitée de ce qui doit être considéré comme une réalisation scientifique s'inscrit dans une autre tendance – celle de la science accessible à tous. Selon cette idée, toute personne intéressée doit pouvoir consulter librement les publications et les données souhaitées. L'open access (OA) désigne le libre accès aux publications et l'open research data (ORD) le libre accès aux données scientifiques. «L'un comme l'autre assurent une plus grande visibilité aux chercheurs», explique Luis Velasco-Pufleau, musicologue à l'Université de Berne et membre de la Jeune Académie Suisse, où il s'intéresse à l'OA. Mais, de son avis, cette évolution accroît aussi la pression d'être réellement visible. «L'ambition scientifique 'publish or perish' est devenue 'publish and be visible or perish'», illustre-t-il.

Pour Luis Velasco-Pufleau toutefois, les avantages de l'open access et de la philosophie de la publicité des résultats scientifiques l'emportent clairement sur les inconvénients, notamment pour les jeunes chercheurs. Car avec le nombre croissant de revues scientifiques, les possibilités de publier sont démultipliées. «Nous ne dépendons plus exclusivement des grandes maisons d'édition, qui ont longtemps détenu le monopole sur ces publications.» Les revues en libre accès qui ont récemment vu le jour soutiennent souvent même activement les jeunes chercheurs dans la publication de leurs résultats, souligne encore Luis Velasco-Pufleau, lui-même membre du comité de rédaction de deux revues en libre accès internationales. En prime, ces formats permettent aussi de présenter en ligne d'autres réalisations, tels les ensembles de données mis à disposition ou les prises d'influence sur la politique et l'opinion publique, comme dans le cas d'Emma Hodcroft.

«Pour la plupart des jeunes chercheuses et chercheurs, il va de soi de publier en libre accès», affirme aussi Micaela Crespo Quesada, responsable de l'open access à l'Université de Lausanne. Mais les résultats de recherche ne sont de loin pas encore tous publiés en accès libre. A l'Université de Lausanne, la proportion est désormais de 56% si l'on inclut toutes les publications, y compris les livres. «La part d'OA augmente continuellement, mais lentement», note Micaela Crespo Quesada. Les chercheurs plus âgés et bien établis ont parfois du mal à accepter l'idée et les efforts que cela implique. Du côté des revues, des modèles de libre accès très variés se sont développés. L'un des plus onéreux est celui de la célèbre revue *Nature*: pour que son article le plus récent soit librement accessible dans ce titre, le groupe de recherche d'Emma Hodcroft a été contraint de débourser près de 10 000 dollars.

Au début d'un changement de culture

Les choses se compliquent encore quand il s'agit de divulguer des données scientifiques au sens de l'open research data. L'idée est que ces données puissent être utilisées par de nombreux chercheurs pour des recherches variées. «La publication des données accroît en outre la confiance à l'égard de la science», affirme Matthias Töwe, chef du groupe de gestion des données de recherche et de la conservation des données à la bibliothèque de l'ETH Zurich. «Partager des données devrait en fait naturellement faire partie d'une science de qualité.» Dans certains champs d'étude, il constate que c'est déjà le cas, notamment en géographie ou en sciences climatiques, où les chercheurs se basent naturellement sur les mêmes ensembles de données. Dans d'autres domaines, par contre, beaucoup réchignent à partager, par crainte de voir leurs concurrents prendre l'avantage, et en raison des ressources nécessaires pour y parvenir.

En effet, pour être utilisables par d'autres, les données doivent être mises en forme, normalisées et décrites de manière exhaustive, ce qui exige beaucoup de travail. «Afin de promouvoir les données de recherche ouvertes, les scientifiques ont besoin d'outils et d'incitations pour investir les ressources nécessaires», ajoute Matthias Töwe. On pourrait par exemple proposer des bourses pour ces projets. «Nous devons trouver des solutions pour reconnaître de manière adéquate ces réalisations au service de la science et les intégrer dans le cursus académique.» En attendant, il est conscient qu'il reste difficile, particulièrement pour les jeunes chercheurs, d'investir le temps et le travail nécessaires à la mise à disposition des données. Ici aussi, l'idéal n'est donc pas encore assez traduit dans la réalité.

Toutes ces tendances – DORA, open access et open research data – ouvrent en principe l'horizon de ce qui est considéré comme réalisation scientifique, vers une appréciation des jeux de données, des modèles informatiques ou des réalisations en communication, en plus de publications de recherche de qualité. Mais nous ne sommes qu'aux prémices de ce changement de culture.

Santina Russo est journaliste scientifique indépendante à Zurich.



Personne ne me comprend!
Les données de la doctorante semblaient grandioses. Elle présente maintenant ses résultats lors d'une conférence. Mais ses pairs ne la comprennent pas, posent des questions rébarbatives, rejettent ses conclusions, voire s'ennuient carrément.